

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[138. Val-Richer, Dimanche 23 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

138. Val-Richer, Dimanche 23 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Bonaparte, Charles-Louis-Napoléon \(1808-1873\)](#), [Discours du for intérieur](#), [France \(1830-1848, Monarchie de Juillet\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Suisse\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Rossi, Pellegrino \(1787-1848\)](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1838-09-23

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'ai mal dormi.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n° 174/205-206

Information générales

Langue Français

Cote

- 410, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), IV/87-92

Nature du document Lettre autographe
Support copie numérisée de microfilm
Etat général du document Bon
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
N°138 Dimanche 23, 6 heures

J'ai mal dormi. Je me lève ennuyé de ne pas dormir. Je ne veux pas que vous soyez malade. J'ai peur que la pauvre Duchesse de Broglie ne le soit beaucoup, beaucoup. Les spasmes se sont emparés d'elle. C'est son mal habituel même en santé. Elle a toujours passé la nuit à rêver, à s'agiter, assiégée par le cauchemar, et plus fatiguée, en se réveillant qu'en se couchant. Il paraît qu'elle est dans un état nerveux déplorable. Le mal violent est venu à la suite d'une imprudence qu'elle a faite, il y a quinze jours se croyant débarrassée d'une petite fièvre de rhume. Elle avait faim ; elle a mangé du poulet. Cela a déterminé des accidents intestinaux qui ont bouleversé toute sa personne. On dit que, dans les meilleures chances la maladie durera au moins 40 jours. J'ai horreur de ces longues maladies, qui ne sont pas domptées dans la première semaine. Ni la force de celui qui souffre, ni la science de celui qui veut guérir, ne suffisent à une si longue carrière. Je les ai tant vues s'épuiser l'une et l'autre !

Quel abyme entre ce que nous souhaitons, et ce que nous pouvons entre l'énergie de nos sentiments et la misère de nos moyens. Je l'ai vu cet abyme ; j'y suis tombé. Je n'y puis croire. Il me semble impossible, absolument impossible que des affections si profondes, des vœux si ardents, toute l'âme attachée à une seule pensée à un seul effort, n'aient qu'une si pauvre puissance. Toute ma nature se refuse à cette cruelle conviction. Et quand je la sens venir, quand je me vois au terme du savoir et du pouvoir humain, je fais comme les plus simples, je me réfugie dans la prière, cette tentative d'attirer, par un désir immense et vrai, la force de Dieu au secours de notre faiblesse. Je ne sais ce que peut la prière ; je ne prétends pas entendre la réponse de Dieu à ce cri de l'homme. Mais que Dieu n'écoute pas, que le cri de l'homme se perde dans l'air comme le bruit du vent, que notre âme ne puisse, en faveur de ceux qu'elle aime infiniment, rien de plus que ce qui se voit ici bas, je ne le crois point, je ne le croirai jamais. Et je prierai toujours, dût ma prière échouer toujours. Je puis me soumettre aux plus terribles volontés de Dieu, non à la certitude de mon impuissance après de lui, et j'aime bien marcher dans les plus épaisses ténèbres que rester immobile avec désespoir, sûr qu'il n'y a aucun moyen d'arriver.

9 heures

Je vous ai quittée. J'étais trop triste. Avec vous, je me défends de ma tristesse. Je crains pour vous la contagion. Pardonnez moi quand je me laisse aller. Je vous aime beaucoup, & je le sens au moins autant quand je suis triste que dans mes meilleurs moments. Votre grand Duc va-t-il décidément mieux ? N'a-t-on plus de crainte ? Savez-vous qu'il est fort connu que c'est la brutale imprévoyance de son père qui a failli le tuer ? Les hôtes que j'ai ici me le disaient hier ; et ils ne le tenaient pas du tout de moi. Ils me quittent aujourd'hui, M. Duvergier de Hauranne ce matin. M. Rossi ce soir. Mes nouvelles sont que le Ministère est de nouveau sérieusement inquiet de la Suisse. Louis Buonaparte ne s'en ira pas. Le parti radical suisse et Français, avec lequel, il est en intelligence, lui défend de s'en aller. Et puis, il est sot au-delà de tout ce qui se peut imaginer. Il y a quelques années, à Florence, il envoya chercher en toute hâte un homme d'esprit que je connais voulant de lui un

conseil. Il lui montra une lettre de Corse où on lui promettait 1500 hommes, s'il voulait aller les chercher, et débarquer avec eux en France. Son conseiller l'en détourna, l'assurant qu'il ne réussirait pas. " Mais pourquoi donc ? Mon oncle l'a bien fait avec la moitié. " L'avis de M. Hess de Zurich, qui veut qu'on demande à Louis B. de s'expliquer catégoriquement et de déclarer s'il est français ou suisse, pourrait bien offrir une issue. Il sera peut-être difficile à L. B. de dire officiellement et décidément qu'il n'est plus français. Je sais qu'on attend quelque chose de là. Probablement on a tort. En telle situation, le plus grossier mensonge ne coûte rien et ne fait pas grand chose, car il ne trompe personne.

9 h. 1/2

Elle est morte. Je viens de recevoir un mot de son mari. Je pars pour Broglie dans deux heures. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 138. Val-Richer, Dimanche 23 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-23

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1538>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 23 septembre 1838

Heure6 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 25/07/2025

J'ai mal dormi. Je me lève, ennuyé
 de ne pas dormir. Je ne veux pas que vous soyez malade.
 J'ai peur que la pauvre duchesse de Broglie ne le soit beaucoup,
 beaucoup. Les spasmes de son emparé d'elle. C'est son mal
 habituel, même en santé. Elle a toujours passé la nuit à
 rêver, à l'agiter, assailli par le cauchemar et plus fatiguée
 en se réveillant qu'en se couchant. Il paraît qu'elle est dans
 un état nerveux déplorable. Le mal venant est venu à la
 suite d'une imprudence qu'elle a faite, il y a quinze jours, se
 croyant débarrassée d'une petite fièvre de rhume. Elle avait
 faim; elle a mangé du poulet. Cela a déterminé des
 accidents intestinaux qui ont bouleversé toute la personne.
 On dit que, dans les meilleurs cas, la maladie durera
 au moins 40 jours. J'ai horreur de ce long malade
 qui ne sont pas comptés dans la première semaine. Ni
 la force de celui qui souffre, ni la science de celui qui
 veut guérir ne suffisent à une si longue carrière. Je l'ai
 si tant vu. Répéter l'une et l'autre! Quel abîme
 entre ce que nous souhaitons et ce que nous pouvons,
 entre l'énergie de nos sentiments et la misère de nos moyens!
 Je l'ai vu cet abîme j'y suis tombé. Je n'y puis croire.

Il me semble impossible, absolument impossible que des
affections si profondes, des vœux si ardents, toute l'âme attachée
à une seule pensée, à un seul effort, n'aient qu'une si pauvre
puissance. Toute ma nature se refuse à cette brève soumission.
Et quand je la leur rends, quand je me vois au terme de
l'avoir et du pouvoir humain, je fais comme le plus simple,
je me réfugie dans la prière, cette tentative d'attrier, par
un être immense et vrai, la force de Dieu au secours de
notre faiblesse. Je ne sais ce que peut la prière ; j'en
prétends par entendre la réponse de Dieu à ce cri de l'homme.
Mais que Dieu m'écarte par, que le cri de l'homme se perde
dans l'air comme le bruit du vent, que notre âme ne
quitte, en faveur de ceux qu'elle aime infiniment, rien de
plus que ce qui se voit ici bas, je ne le croirai point, je
ne le croirai jamais. Et je prierai toujours, dit ma prière
échouer toujours. Je puis me soumettre aux plus terribles
volontés de Dieu, non à la certitude de mon impuissance
auprès de lui, et j'aime bien ^{mieux} marcher dans la plus épaisse
ténacité que rester immobile avec désespoir, les yeux n'y a
aucun moyen d'échapper.

9 heures.

Je vous ai quitté. J'étais trop triste. Avec vous, je me défendais
de ma tristesse. Je craignais pour vous la contagion. Parfois
je vous aime beaucoup, et
je le suis au moins autant quand je suis triste que dans
mes meilleurs moments.

Mon
crainte
impossible
que j'ai
du tout
Il
matin,
Mon
-crainte
pas. Le
tu en es
au delà
année, à
homme
Il lui m
hommes
la France
réussir
fait av
L'a
B. de
ou l'issue
difficulté
plus (Pro
-bliment
ne toute

Votre Grand-Duc va-t-il décidément partir ? N'a-t-on plus de crainte ? Savez-vous quel est son sort comme que c'est la brutale imprévoyance de son père qui a failli le tuer ? Les hôtes que j'ai eu me le disaient bien, et ils ne le tenaient pas du tout de moi.

Il me quitte aujourd'hui, M. Duvergier de Lérouville ce matin, M. Adolphe de Vois.

Mes nouvelles sont que le Ministère est de nouveau sérieux. L'empereur inquiet de la Suisse, Louis Bonaparte ne s'en ira pas. Le parti radical, Suisse et Français, avec lequel il est en intelligence, lui défend de s'en aller. Et puis, il est sûr au delà de tout ce qui se peut imaginer. Il y a quelques années, à Florence, il envoya chercher en toute hâte un homme d'opinion que je connais, voulant de lui un Conseil. Il lui montra une lettre de l'empereur où on lui promettoit 1500 hommes, s'il voulait aller lui chercher et débarrasser avec eux la France. Son conseil fut l'empereur, l'assurant qu'il ne réussirait pas. « Mais pourquoi donc ? » mon oncle l'a bien fait avec la moitié »

L'avis de M. Hess, de Zurich, qui veut qu'on demande à Louis Bonaparte de s'expliquer catégoriquement et de déclarer s'il est Français ou Suisse, pourrait bien offrir une issue. Il sera peut-être difficile à L. B. de dire officiellement et décidément qu'il n'est plus Français. Je sais qu'on attend quelque chose de là. Probablement on a tort. En telle situation, le plus grosier mensonge ne coûte rien et ne fait pas grand'chose, car il ne trompe personne.

Ad. 1/2.

M. est mort. Je viens de recevoir un mot de son mari.
Je pars pour Boulogne dans deux heures. Adieu. Adieu.

de ne
J'ai p
beau
habit
rève
en se
un il
Saint
Cory
fais
accid
de d
au
qui
la f
voul
ai l
entre
entre
de l